

LA TRILOGIE

# BEVELSTOKE

1. LES CARNETS SECRETS  
DE MIRANDA

## DE LA MÊME AUTRICE

*chez Flammarion Québec*

### **La chronique des Bridgerton**

1. Daphné
2. Anthony
3. Benedict
4. Colin
5. Éloïse
6. Francesca
7. Hyacinthe
8. Gregory
9. Des années plus tard

*Hors série*

La reine Charlotte

### **Les Lyndon**

1. Je t'offrirai la lune
2. Je t'offrirai le soleil

### **Les Rokesby**

1. À cause de Mlle Bridgerton
2. Un petit mensonge
3. L'autre Mlle Bridgerton
4. Tout commença  
par un esclandre

### **Le quatuor des Smythe-Smith**

1. Un goût de paradis
2. Sortilège d'une nuit d'été
3. Pluie de baisers
4. Les secrets  
de sir Richard Kenworthy

### **La trilogie Bevelstoke**

1. Les carnets secrets  
de Miranda
2. Mademoiselle la curieuse
3. Ce que j'aime chez vous

JULIA QUINN

LA TRILOGIE

# BEVELSTOKE

1. LES CARNETS SECRETS  
DE MIRANDA

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Cécile Desthuilliers

Flammarion >  
Québec

Couverture : Antoine Fortin  
Intérieur : Facompo

Titre original : THE SECRET DIARIES  
OF MISS MIRANDA CHEEVER

Éditeur original : Avon Books, une filiale de HarperCollins  
Publishers, New York

© Julie Cotler Pottinger, 2007

© Éditions J'ai lu, 2012, pour la traduction française

© Madrigall Canada inc. – Flammarion Québec, 2024,  
pour la présente édition

Tous droits réservés

ISBN : 978-2-89811-216-4

ISBN (PDF) : 978-2-89811-217-1

ISBN (EPUB) : 978-2-89811-218-8

Dépôt légal : 2<sup>e</sup> trimestre 2024

Imprimé au Canada  
flammarionquebec.com

À tous les clients de chez *Friendly* qui m'ont versé  
de généreux pourboires, ce qui m'a permis  
d'économiser de quoi m'acheter mon premier  
ordinateur, un Mac (sans disque dur... merci papa !).  
Et aussi à Paul, même s'il n'a jamais tenu sa promesse  
de transformer cet ordinateur en aquarium.



## Extrait du journal intime de Mlle Miranda Cheever

8 juin 1819

*J'apprends que certaines mères de la bonne société s'imaginent que Turner nourrit des sentiments romantiques à mon égard. Je serais au septième ciel si :*

- 1. C'était vrai.*
- 2. Il n'avait pas éclaté de rire en entendant cette rumeur.*
- 3. Sa mère n'avait pas secoué la tête en déclarant « J'ai bien essayé de leur dire que c'était impossible ! »*
- 4. Il n'avait pas répondu en disant « Miranda est assurément la jeune fille la moins insupportable de Londres ».*
- 5. Il ne m'avait pas adressé un sourire complice, comme si j'étais censée prendre ceci pour un compliment.*

*Bien sûr, j'ai ri puisque c'était manifestement une plaisanterie, et je suppose que je devrais être reconnaissante qu'il ait assez d'amitié à mon égard pour me taquiner.*

*Mais je ne veux pas de son amitié.*

*Je veux bien plus que cela.*





## Prologue

À l'âge de dix ans, Mlle Miranda Cheever n'avait rien d'une beauté. Ses cheveux étaient d'un brun désespérément banal, de même que ses yeux. Ses jambes, d'une longueur exagérée, refusaient de faire preuve de la moindre grâce. Sa mère disait toujours : « Elle ne marche pas, elle sautille. »

Hélas ! Miranda était née dans un monde où l'apparence d'une femme est essentielle. Malgré son jeune âge, elle savait que, sous cet aspect, elle était considérée comme inférieure à la plupart des autres fillettes du voisinage. Les enfants comprennent vite ce genre de chose, en général grâce à leurs petits camarades.

Pour Miranda, la fâcheuse révélation eut lieu lors d'un pénible incident, à l'occasion de la fête donnée pour les onze ans de lady Olivia et de l'honorable Winston Bevelstoke, les jumeaux du comte et de la comtesse de Rudland. La maison de Miranda n'était pas très éloignée de Haverbreaks, la demeure ancestrale des Rudland, située près d'Ambleside, dans la région des Lacs. Lorsque Olivia et Winston étaient à la campagne, Miranda prenait toujours ses leçons avec eux. Ils en étaient venus à former un inséparable trio, si bien qu'ils ne jouaient pas beaucoup avec les autres enfants des environs.

Cependant, une dizaine de fois par an, souvent à l'occasion de goûters d'anniversaire, les rejetons de l'aristocratie et de la gentry locales se retrouvaient.

Voilà pourquoi lady Rudland venait de pousser un soupir agacé. Huit garnements étaient en train de maculer joyeusement son salon de boue après que la pluie eut interrompu la partie de campagne des jumeaux.

— Tu t'es sali la joue, Livvy, dit Miranda à son amie Olivia en tendant la main pour l'essuyer.

Olivia poussa un petit soupir désolé.

— Alors je ferais mieux d'aller à la salle de bains pour me nettoyer. Maman déteste la boue et moi, je déteste qu'elle m'explique à quel point...

— Je ne comprends pas comment elle pourrait se plaindre d'une minuscule tache sur ton visage alors que les tapis sont tout sales, objecta Miranda.

Son attention fut attirée par William Evans, qui venait de se jeter sur le canapé en poussant des cris de guerre. Miranda se mordit les lèvres pour ne pas rire.

— Et les meubles aussi, ajouta-t-elle.

— C'est vrai, mais il vaut mieux que j'aille me débarbouiller.

Olivia quitta la pièce, laissant son amie près de la porte. Celle-ci se tenait depuis quelques instants à son poste d'observation, à l'écart de la bousculade générale, lorsque, du coin de l'œil, elle vit quelqu'un s'approcher d'elle.

— Quel cadeau as-tu offert à Olivia, Miranda ?

Miranda se tourna. Fiona Bennet se tenait à côté d'elle, très élégante dans sa robe blanche ornée d'une ceinture rose.

— Un livre, répondit Miranda. Elle adore lire. Et toi ?

Fiona montra une boîte peinte de couleurs vives, fermée par une cordelette argentée.

— Une collection de rubans en soie, en satin et en velours. Tu veux les voir ?

— Je ne voudrais pas abîmer l'emballage.

Fiona haussa les épaules.

— Il suffit de dénouer le lien très doucement. Je le fais tous les ans à Noël.

Joignant le geste à la parole, elle fit glisser la ficelle et ouvrit le couvercle.

Miranda en eut le souffle coupé. Il y avait au moins deux douzaines de rubans dans l'écrin tapissé de velours noir, chacun noué avec élégance.

— Ils sont magnifiques, Fiona ! Est-ce que je peux en voir un ?

Fiona fronça les sourcils.

— Je n'ai pas de boue sur les doigts. Regarde, dit Miranda en levant les mains.

— D'accord.

Miranda saisit un ruban violet. Le satin était d'une douceur exquise sur sa paume. Elle approcha le ruban de ses cheveux.

— Qu'en penses-tu ?

Fiona leva les yeux au plafond.

— Pas du violet, Miranda ! Tout le monde sait que c'est pour les blondes. Sur des cheveux bruns, le violet est presque invisible. En tout cas, ce n'est pas pour toi.

Miranda remit le ruban en place.

— Quelle couleur faut-il, avec des cheveux bruns ? Du vert ? Ma mère a les cheveux bruns et elle porte souvent du vert.

— Je suppose que ce serait acceptable, mais le vert est plus joli sur des cheveux blonds. *Tout* est plus joli, avec des cheveux blonds.

Un léger agacement s'empara de Miranda.

— Dans ce cas, je ne sais pas ce que tu dois faire, Fiona, parce que tes cheveux sont de la même couleur que les miens.

Fiona se redressa d'un air vexé.

— Pas du tout !

— Mais si !

— Je te dis que non !

Miranda s'approcha de Fiona en fronçant les sourcils.

— Alors tu ferais bien de te regarder dans un miroir, Fiona, parce que tu n'es certainement pas blonde.

Fiona remit le ruban violet dans la boîte, dont elle referma le couvercle d'un geste sec.

— Eh bien, je l'étais autrefois, alors que toi, tu ne l'as jamais été. Mes cheveux sont châains, ce qui est beaucoup plus joli que marron foncé, comme les tiens.

— Ce n'est pas un défaut d'avoir les cheveux bruns ! protesta Miranda.

En vérité, elle savait que pratiquement personne, en Angleterre, n'aurait été de son avis.

— Et d'abord, ajouta Fiona d'un ton acide, tes lèvres sont trop épaisses.

Miranda porta ses mains à sa bouche. Elle savait qu'elle n'était pas une beauté. Elle avait compris qu'elle n'était même pas « jolie ». Pourtant, jamais elle n'avait cru que ses lèvres *aussi* n'étaient pas comme il fallait. Elle soutint le regard de Fiona, qui ricanait.

— Et toi, tu as des taches de rousseur, rétorqua-t-elle.

Fiona recula comme si elle avait reçu une gifle.

— Elles vont s'effacer. Quand j'aurai dix-huit ans, on ne les verra plus. Maman met du jus de citron dessus tous les soirs.

Puis, après une petite mimique de dédain, elle ajouta :

— Pour toi, Miranda, il n'y a aucune solution. Tu es juste affreuse.

— Elle n'est pas affreuse !

Les deux fillettes pivotèrent en direction d'Olivia, qui revenait de la salle de bains.

— Allons, Olivia, répondit Fiona, je sais que tu es très amie avec Miranda, mais tu dois reconnaître qu'elle est très laide. Maman dit qu'elle ne trouvera jamais de mari.

Les yeux bleus d'Olivia étincelaient de colère. La fille unique du comte de Rudland était d'une loyauté sans faille et Miranda était sa meilleure amie.

— Miranda fera un meilleur mariage que toi, Fiona Bennet ! Son père est baronnet, alors que le tien n'est qu'un vulgaire roturier.

— Une fille de baronnet n'est rien sans dot ni beauté, claironna Fiona, récitant manifestement des paroles qu'elle avait entendues à la maison. Et Miranda n'a ni l'un ni l'autre.

— Tais-toi, espèce de gourde ! s'emporta Olivia en tapant du pied. C'est mon anniversaire. Si tu es incapable d'être gentille, tu peux t'en aller !

Fiona ouvrit des yeux ronds. Elle n'ignorait pas qu'elle n'avait aucun intérêt à froisser Olivia, dont les parents étaient les aristocrates les plus titrés de la région.

— Je suis désolée, Olivia, marmonna-t-elle.

— Ce n'est pas à moi qu'il faut présenter des excuses, mais à Miranda.

— Je suis désolée... Miranda.

Miranda garda le silence, jusqu'à ce qu'Olivia lui donne un petit coup de coude.

— J'accepte tes excuses, répondit-elle alors à contrecœur.

Fiona hocha la tête et décampa.

— Je n'arrive pas à croire que tu l'aies traitée de gourde, dit Miranda.

— Tu dois apprendre à te défendre, ma chère.

— C'est ce que je faisais lorsque tu es arrivée, Livvy. La différence, c'est que je parlais moins fort que toi.

Olivia poussa un soupir.

— Maman dit toujours que je n'ai pas deux doigts de diplomatie.

— C'est vrai.

— Miranda !

— Tu n'as aucune diplomatie, insista Miranda, mais je t'adore quand même.

— Moi aussi, je t'adore. Ne t'inquiète pas à propos de cette idiote de Fiona. Tu épouseras Winston quand nous serons grandes et nous serons vraiment des sœurs.

Miranda leva les yeux et posa un regard dubitatif sur le frère jumeau d'Olivia, pour l'instant occupé à tirer les cheveux d'une petite fille, de l'autre côté du salon.

— Tu crois ? demanda-t-elle sans enthousiasme. Je ne suis pas certaine d’avoir envie d’épouser Winston.

— C’est ridicule ! Ce sera merveilleux. Tiens, regarde, il vient de renverser du jus de fruits sur la robe de Fiona.

Miranda sourit.

— Viens, dit Olivia en la prenant par la main. Je vais ouvrir mes cadeaux. Je te promets de pousser le cri de joie le plus strident en découvrant le tien.

Les deux fillettes se dirigèrent vers le centre de la pièce, puis Winston et Olivia entreprirent de débiller leurs présents. Par chance – du moins était-ce probablement l’opinion de lady Rudland –, tout se termina à 16 heures précises, heure à laquelle les petits invités devaient rentrer chez eux.

Bien entendu, aucun domestique ne se présenta pour venir chercher les enfants. Être invité à Haverbreaks était un honneur et les parents n’auraient manqué pour rien au monde l’honneur de frayer avec le comte et la comtesse de Rudland... À l’exception de ceux de Miranda.

À 17 heures, elle était toujours dans le salon, évaluant le butin de la journée en compagnie d’Olivia.

— Je me demande ce que font vos parents, Miranda, murmura lady Rudland.

— Oh, je le sais ! répondit la fillette d’un ton joyeux. Maman est partie voir sa mère en Écosse et papa a encore dû m’oublier. Vous savez, il ne pense à rien d’autre quand il travaille sur un manuscrit. Il traduit du grec.

— Je le sais, répondit lady Rudland en souriant.

— Du grec ancien, insista Miranda.

— Je le sais, répéta la comtesse.

Ce n’était pas la première fois que sir Ruppert Cheever oubliait sa fille quelque part.

— Il faut tout de même que vous rentriez chez vous.

— Je peux la raccompagner, proposa Olivia.

— Winston et vous devez ranger vos cadeaux et écrire des mots de remerciement. Si vous attendez demain, vous ne saurez plus qui vous a offert quoi.

— Vous ne pouvez pas renvoyer Miranda avec un domestique, maman ! protesta Olivia. Elle n'aura personne à qui parler.

— Je peux discuter avec un valet, dit Miranda. Je le fais tout le temps, à la maison.

— Avec les nôtres, ce n'est pas possible, murmura Olivia. Ils sont guindés, ils ne disent rien et me regardent toujours d'un air fâché !

— La plupart du temps, déclara lady Rudland en lui frottant la tête d'un geste affectueux, vous le méritez. J'ai une bonne surprise pour vous, Miranda. Et si nous demandions à Nigel de vous ramener chez vous ?

— Nigel ! s'écria Olivia. Tu en as, de la chance, Miranda !

Intriguée, Miranda arqua un sourcil. Elle n'avait jamais rencontré le frère aîné d'Olivia, mais celle-ci lui en avait souvent parlé.

— Très bien, dit-elle. Je serais ravie de faire sa connaissance.

Lady Rudland demanda à une bonne d'aller chercher M. Nigel et se tourna de nouveau vers Miranda.

— Tu ne l'as jamais vu ? Comme c'est étrange ! Je suppose que c'est normal, après tout. Il ne rentre à la maison que pour Noël, et tu pars chaque année en Écosse pour les fêtes de fin d'année. J'ai dû le menacer de lui couper les vivres pour qu'il accepte de venir fêter l'anniversaire des jumeaux, mais il a refusé de se montrer au goûter, de peur qu'une mère de famille ne tente de le fiancer à une gamine de dix ans !

— Nigel a dix-neuf ans et il est très séduisant, expliqua Olivia. Non seulement il est vicomte, mais il est très beau. Il me ressemble beaucoup.

— Olivia ! s'écria lady Rudland d'un ton de reproche.

— C'est la vérité, maman. Si j'étais un garçon, je serais très beau.

— Tu es une très jolie fille, Livvy, répliqua Miranda avec ferveur, tout en regardant avec un soupçon d'envie ses boucles blondes.

— Toi aussi. Tiens, choisis un des rubans de Fiona la Gourde. De toute façon, je ne peux pas tous les mettre.

Miranda n'était pas dupe de son mensonge mais elle sourit. Olivia était la meilleure des amies. Après avoir longuement contemplé l'assortiment, elle choisit le ruban violet, non sans une pointe de malice.

— Merci, Livvy. Je le porterai pour venir à la leçon de lundi.

— Vous m'avez fait appeler, mère ?

Au son de cette voix aux inflexions graves, Miranda pivota sur ses talons... et demeura bouche bée. L'homme qui se tenait dans l'encadrement de la porte était l'apparition la plus splendide qu'elle ait jamais contemplée. Olivia avait affirmé que son frère aîné avait dix-neuf ans, mais Miranda le reconnut aussitôt comme l'homme qu'il était. Mince et musclé, il était doté de larges épaules et sa chevelure un ton plus sombre que celle d'Olivia s'éclairait de mèches dorées par le soleil. Toutefois, ce qu'il y avait de plus spectaculaire en lui, songea Miranda, c'étaient ses yeux bleu clair où brillait une étincelle d'espièglerie – exactement comme dans ceux d'Olivia.

Miranda sourit. Sa mère disait toujours que l'on pouvait prédire le caractère d'une personne rien qu'en observant ses yeux. Ceux du frère d'Olivia étaient merveilleux.

— Nigel, auriez-vous la bonté de ramener Mlle Cheever chez elle ? demanda lady Rudland. Son père a... été retenu.

Pourquoi Nigel avait-il tressailli lorsque sa mère avait prononcé son prénom ? s'interrogea Miranda.

— Certainement, mère. Olivia, comment était cette fête ?

— Géniale !

— Où est Winston ?

Olivia haussa les épaules.

— Sans doute sorti essayer le sabre que Billy Evans lui a offert.



— Ce n'est pas un vrai, j'espère ?

— Dieu nous en garde ! s'écria lady Rudland. Allons, Miranda, il est temps de rentrer chez vous. Votre manteau doit être dans la pièce d'à côté.

Elle s'éclipsa quelques instants et revint, portant la modeste pèlerine de laine de la fillette.

— Êtes-vous prête, mademoiselle Miranda ? demanda le demi-dieu en lui tendant la main.

Miranda se drapa dans sa cape et posa sa paume dans la sienne. Elle était au Paradis !

— À lundi ! s'écria Olivia. Et ne pense plus à ce qu'a dit Fiona. Ce n'est qu'une gourde.

— Olivia !

— Eh bien, maman, c'est la vérité. Je ne veux plus d'elle ici.

Le sourire aux lèvres, Miranda suivit Nigel dans le couloir tandis que les voix d'Olivia et de sa mère s'estompaient.

— Je vous remercie de me ramener à la maison, Nigel, dit-elle avec douceur.

De nouveau, elle le vit tressaillir.

— Je... je suis désolée, reprit-elle. Je dois vous appeler Monsieur, n'est-ce pas ? Comme Olivia et Winston vous désignent tout le temps par votre prénom, j'ai cru que...

Elle baissa les yeux, mortifiée. Il ne lui avait pas fallu deux minutes en sa compagnie pour se ridiculiser.

Il fit halte et s'accroupit devant elle pour se mettre à sa hauteur.

— Oubliez *Monsieur*, Miranda. Je vais vous dire un secret.

Miranda écarquilla les yeux et oublia de respirer.

— Je déteste mon nom de baptême.

— Ce n'est pas un grand secret, Mon... Nig... Quel que soit votre nom. Vous faites la grimace chaque fois que votre mère le prononce.

Turner sourit. Il avait eu un pincement au cœur en voyant ce petit bout de femme à l'expression si sérieuse jouer avec sa peste de petite sœur. C'était une drôle de créature, mais il y avait quelque chose d'adorable dans son regard brun pétillant d'intelligence.

— Quel est votre vrai nom ? demanda-t-elle.

— Turner, répondit-il, amusé par ses manières directes.

Il crut tout d'abord qu'elle n'allait rien répondre. Elle restait là, immobile, à battre des cils en le fixant. Puis, comme si elle venait de parvenir à une conclusion, elle déclara :

— C'est un joli prénom. Un peu bizarre, mais je l'aime bien.

— Bien mieux que Nigel, ne trouvez-vous pas ?

Miranda hocha la tête.

— Est-ce vous qui l'avez choisi ? J'ai souvent pensé que l'on devrait décider soi-même de son prénom. Je crois qu'on opterait pour quelque chose de très différent que celui qu'on nous a donné, la plupart du temps.

— Et vous, lequel préféreriez-vous porter ?

— Je n'en sais rien, mais certainement pas Miranda. Quelque chose de plus simple, je suppose. Les gens attendent autre chose d'une Miranda ; ils sont toujours déçus en me voyant.

— C'est absurde, décréta Turner. Vous êtes une parfaite Miranda.

Le visage de la gamine s'éclaira.

— Merci, Turner. Je peux vous appeler ainsi ?

— Bien sûr. Et ce n'est pas moi qui l'ai choisi. Ce n'est que mon titre. Vicomte Turner. Depuis mon entrée à Eton, je l'utilise à la place de Nigel.

— Oh... Je trouve qu'il vous va très bien.

— Merci, répondit-il d'un ton grave, stupéfait par la gravité de cette enfant. Maintenant, donnez-moi votre main et allons-y.

Comme il lui tendait sa main gauche, il la vit faire rapidement passer le ruban dans son autre main pour prendre la sienne.

— Qu'est-ce que cela ?

— Un ruban. Fiona Bennet en a offert deux douzaines à Olivia qui a dit que je pouvais en prendre un.

Turner fronça les sourcils en se souvenant des dernières paroles d'Olivia lorsque les deux fillettes s'étaient quittées. « Ne pense plus à ce qu'a dit Fiona. » Il prit le ruban dans la main de Miranda.

— Un ruban doit être dans des cheveux, me semble-t-il.

— Oh, mais il ne va pas avec ma robe, protesta faiblement la gamine.

Trop tard. Turner l'avait déjà noué sur le sommet de sa tête.

— Comment suis-je ? demanda-t-elle dans un souffle.

— Époustouflante.

— Vraiment ?

Elle lui jeta un regard dubitatif.

— Vraiment, répéta Turner. J'ai toujours pensé que les rubans violets étaient très jolis avec des cheveux bruns.

Miranda tomba amoureuse à l'instant. Sous le coup de l'émotion, elle en oublia de remercier Turner pour le compliment.

— Y allons-nous ? demanda-t-il.

Elle se contenta de hocher la tête, de peur que sa voix la trahisse.

Ils quittèrent la maison et se dirigèrent vers les écuries.

— Nous pourrions faire le trajet à cheval ? proposa Turner. Il fait trop beau pour s'enfermer dans une voiture.

Miranda hocha de nouveau la tête. Il régnait une chaleur inhabituelle pour un mois de mars.

— Vous n'aurez qu'à prendre le poney d'Olivia. Je suis sûr qu'elle ne s'en formalisera pas.

— Livvy n'a plus de poney, objecta Miranda, retrouvant la parole. Elle a une jument, maintenant. Et moi aussi, j'en ai une à la maison. Nous ne sommes plus des bébés, vous savez.

Turner se mordit les lèvres.

— Bien entendu. C'était stupide de ma part. J'ai parlé sans réfléchir.

Quelques minutes plus tard, leurs montures sellées, ils se mirent en route pour le trajet d'un quart d'heure jusqu'à la maison des Cheever. Miranda garda d'abord le silence, trop heureuse pour briser la magie de l'instant par des paroles.

— Vous êtes-vous bien amusée, à cette fête ? s'enquit Turner.

— Oh, oui ! Dans l'ensemble, c'était très bien.

— Dans l'ensemble ?

Il la vit tressaillir. Apparemment, elle en avait dit plus qu'elle aurait voulu.

— Eh bien... commença-t-elle en se mordillant les lèvres. L'une des invitées m'a fait une réflexion désagréable.

— Vraiment ? demanda Turner, qui savait que se montrer trop curieux aurait été une erreur.

Il avait vu juste. Lorsqu'elle répondit, un flot de paroles jaillit de ses lèvres, tandis qu'elle le regardait droit dans les yeux.

— C'était Fiona Bennet, expliqua-t-elle avec une petite moue de mépris. Olivia l'a traitée de gourde, et je dois dire que je ne lui en veux pas.

Turner s'efforça de conserver l'expression sérieuse qui convenait.

— Moi non plus, renchérit-il d'un ton grave, si Fiona s'est mal comportée envers vous.

— Je sais que je ne suis pas jolie, s'écria Miranda, mais c'était terriblement incorrect de me le rappeler, et aussi très méchant.

Turner la considéra un long moment, ne sachant comment la consoler. Elle n'était pas une beauté, cela était exact, mais s'il tentait de lui dire le contraire, elle ne le croirait pas. Au demeurant, elle était loin d'être laide. Elle était juste... un peu gauche.

Par chance, Miranda reprit la parole, lui évitant de devoir chercher une réponse appropriée.

— Je suppose que c'est à cause de ces cheveux bruns. Turner arqua un sourcil intrigué.

— Ce n'est pas du tout à la mode, expliqua la fillette. Et les yeux marron non plus. Et je suis bien trop maigre. Et mon visage est trop long. Et j'ai le teint trop pâle.

— Ma foi, c'est exact, acquiesça Turner.

Elle leva vers lui ses yeux où brillait une lueur de déception.

— Vous avez effectivement les cheveux bruns et les yeux marron. Il serait vain de contester ce point.

Penchant la tête de côté, il fit mine de l'étudier avec attention.

— Vous êtes mince, votre visage est plutôt long et votre teint pâle.

En voyant ses lèvres trembler, Turner ne put continuer à la taquiner.

— Seulement, poursuivit-il avec un sourire, il se trouve que pour ma part, je préfère les femmes aux cheveux bruns et aux yeux sombres.

— C'est impossible !

— Oh, mais si ! Et j'adore les femmes minces au teint pâle.

Miranda le regarda d'un air de défi.

— Fiona Bennet affirme aussi que mes lèvres sont trop épaisses.

— C'est faux.

Elle lui décocha un coup d'œil méfiant.

— Vous ne dites cela que pour me consoler.

— J'ai envie de vous consoler, mais ce n'est pas pour cette raison que je dis cela. Et la prochaine fois que

Fiona Bennet vous dira que vous avez les lèvres épaisses, ne l'écoutez pas. Vous avez les lèvres *pleines*.

— Quelle est la différence ? demanda-t-elle d'un air très sérieux.

Turner prit une profonde inspiration.

— Eh bien... commença-t-il, indécis, les lèvres épaisses ne sont pas séduisantes. Les lèvres pleines le sont.

— Oh, dit-elle d'un air ravi. Celles de Fiona sont toutes minces.

— Eh bien, les lèvres pleines sont nettement préférables aux lèvres minces, déclara-t-il d'un ton théâtral.

Turner s'était pris d'amitié pour cette étrange gamine ; il aurait dit n'importe quoi pour la consoler.

— Pourquoi ? demanda-t-elle.

Turner lança une muette prière d'excuse aux dieux de l'étiquette et des convenances avant de répondre :

— Les lèvres pleines sont bien plus agréables à embrasser.

— Oh...

La petite rougit, puis un sourire éclaira son visage.

— Tant mieux, ajouta-t-elle.

Turner fut envahi par une ridicule sensation de satisfaction.

— Savez-vous ce que je pense, mademoiselle Miranda Cheever ?

— Non.

— Je pense que vous avez seulement besoin de devenir vous-même.

À peine avait-il prononcé ces paroles qu'il le regretta. Elle allait lui demander ce qu'il avait voulu dire et il n'avait aucune idée de ce qu'il devrait répondre.

À sa surprise, l'étonnant petit elfe pencha la tête d'un air pensif.

— J'espère que vous avez raison, dit-elle. Vous avez vu mes jambes ?

Turner masqua par une toux discrète le rire qui lui montait aux lèvres.

— Que voulez-vous dire ?

— Qu’elles sont trop longues, voyons ! Maman dit toujours qu’elles me montent jusqu’aux épaules.

— Il me semble qu’elles ne vont pas plus haut que votre taille, comme il convient, déclara-t-il.

— C’était une métaphore, voyons ! s’impatiente-t-elle.

Turner haussa les sourcils, déconcerté. Elle n’avait guère plus d’une dizaine d’années, mais son vocabulaire était impressionnant.

— Ce que je voulais dire, reprit-elle, c’est que mes jambes ne sont pas aux proportions du reste de ma personne. Je pense que c’est pour cette raison que je ne sais pas danser. Je marche chaque fois sur les pieds d’Olivia.

— Sur les pieds d’Olivia ? répéta-t-il.

— Nous nous entraînons ensemble, expliqua-t-elle du ton exagérément patient que l’on prend avec les petits enfants et les personnes à l’esprit lent. Je suppose que si le reste de moi-même rattrapait mes jambes, je ne serais plus aussi maladroite. Voilà pourquoi je pense que vous avez raison. Je dois devenir ce que je suis.

— Magnifique ! s’écria Turner, secrètement ravi d’avoir par miracle trouvé l’argument idéal.

La fillette regarda la maison de pierre grise qui était leur destination. La demeure était située sur la berge de l’un des nombreux cours d’eau qui sillonnaient cette région des Lacs ; on y accédait par un petit pont de pierre.

— Merci beaucoup à vous de m’avoir raccompagnée, Turner. Je vous promets de ne jamais vous appeler Nigel.

— Me promettez-vous aussi de pincer Olivia si elle m’appelle Nigel ?

Elle étouffa un fou rire et hocha la tête. Turner descendit de sa monture avant de l’aider à en faire de même.

— Savez-vous ce que vous devriez faire, Miranda ? demanda-t-il soudain.

— Non.

— Vous devriez tenir un journal.

Elle battit des cils, intriguée.

— Pour quoi faire ? Qui voudrait le lire ?

— Personne, voyons ! Un journal intime est personnel, mais peut-être vos petits-enfants, le jour où vous ne serez plus de ce monde, auront-ils plaisir à vous lire et à vous connaître telle que vous étiez dans votre jeunesse.

Miranda pencha la tête de côté.

— Et si je n'ai pas de petits-enfants ?

D'un geste impulsif, Turner tendit la main vers elle pour lui ébouriffer les cheveux.

— Vous posez beaucoup de questions, mon petit.

— Oui, mais si je n'ai pas de petits-enfants ?

Dieu du Ciel, qu'elle était têtue !

— Alors peut-être serez-vous célèbre ?

Il poussa un soupir avant de poursuivre :

— Et les enfants qui étudieront votre œuvre à l'école voudront en savoir plus sur vous.

Miranda lui décocha un coup d'œil méfiant.

— Oh, très bien ! Vous voulez savoir pourquoi je pense vraiment que vous devriez tenir un journal ?

Elle acquiesça du menton.

— Parce qu'un jour, vous allez grandir, et que vous deviendrez aussi belle que vous êtes intelligente. Lorsque vous relirez vos mémoires, vous comprendrez à quel point les filles comme Fiona Bennet sont stupides. Vous rirez en vous rappelant que votre mère disait que vos jambes vous montaient jusqu'aux épaules. Et peut-être aurez-vous un petit sourire en vous souvenant de moi et de notre conversation d'aujourd'hui...

Miranda leva les yeux vers Turner en se demandant s'il n'était pas l'un de ces dieux grecs dont parlaient les livres de son père.



— Vous savez quoi ? demanda-t-elle dans un murmure, je pense qu’Olivia a beaucoup de chance d’avoir un frère comme vous.

— Et moi, je pense qu’elle a beaucoup de chance d’avoir une amie comme vous.

Les lèvres tremblantes, elle répondit d’une voix à peine audible :

— J’aurai un grand sourire en me souvenant de vous, Turner.

Il se pencha vers elle et déposa un baiser sur sa main, comme il l’aurait fait pour la femme la plus élégante de tout Londres.

— J’y compte bien, mon petit.

Puis, sur un dernier sourire, il monta sur son cheval et s’en alla, emmenant la jument d’Olivia.

Miranda le suivit des yeux tandis qu’il s’éloignait vers l’horizon. Longtemps après qu’il eut disparu, elle continua de regarder dans sa direction.

Un peu plus tard ce soir-là, Miranda entra dans le bureau de son père. Celui-ci était penché sur un document, sans paraître remarquer la cire en fusion qui coulait sur sa table de travail.

— Papa, combien de fois devrai-je vous dire de faire attention aux bougies ?

Dans un soupir, elle prit la chandelle pour la piquer sur un bougeoir.

— Pardon ? Ah, oui...

— Et il vous en faut d’autres. Il fait bien trop sombre ici pour lire.

— Hum ? Je n’avais pas remarqué.

Il cligna des yeux, puis fronça les sourcils.

— Ne devrais-tu pas être au lit, à cette heure-ci ?

— Nanny a dit que j’avais droit à une demi-heure de plus, ce soir.

— Si c’est Nanny qui le dit...

Il se plonge de nouveau sur son manuscrit, oubliant Miranda.

— Papa ?

— Quoi encore ? demanda-t-il d'un ton vaguement agacé.

— Auriez-vous un cahier à me donner ? Comme ceux que vous utilisez pour traduire avant de recopier votre version définitive ?

— Il me semble, oui...

Il ouvrit le tiroir supérieur de son bureau et dut fouiller quelques instants avant de trouver ce qu'il cherchait.

— Là, dit-il. Que veux-tu en faire ? C'est un cahier de très bonne qualité, vois-tu ?

— Je vais tenir un journal.

— Vraiment ? Ma foi, voilà une excellente résolution ! répondit-il en lui tendant le carnet.

— Merci ! s'écria Miranda, ravie du compliment paternel. Quand je l'aurai rempli et qu'il m'en faudra un nouveau, je vous le ferai savoir.

— Oh, très bien. Bonne nuit, ma fille.

Et sur ces paroles, il se plonge de nouveau dans son travail.

Serrant le précieux cahier sur son cœur, Miranda gravit en courant l'escalier qui menait à l'étage où se trouvait sa chambre. Là, elle prit de l'encre et une plume, et ouvrit la couverture. Elle inscrivit la date puis, après une très longue réflexion, elle rédigea une unique phrase. Celle-ci résumait l'essentiel.

*2 mars 1810*

*Aujourd'hui, je suis tombée amoureuse.*